

**cinéma**  
**PAUL DESMARETS**  
 place du Barlet – Douai  
 répondeur : 03 27 99 66 69  
 hippodrome

douai  
 scène nationale

# THIS IS ENGLAND

## Shane Meadows

Né le 26 décembre 1972.

Shane Meadows grandit à Uttoxeter, en Angleterre. Adolescent, il quitte l'école et accumule les petits boulots, assistant d'un clown ou ouvrier dans une aciérie, avant de finalement étudier la comédie et la photographie. Il se familiarise avec la réalisation en travaillant bénévolement dans un cinéma local, empruntant, le week-end, un caméscope pour réaliser des courts métrages. Un court métrage par mois pendant un an. Remarqué, on lui confie la réalisation d'un documentaire pour la télévision, *The Gypsy Tale* (1995). Puis il écrit, produit, réalise, monte et interprète un film d'une heure, *Small Time* (1996). Stephen Wolley, producteur de *The Crying Game*, *La Compagnie des loups* et *Entretien avec un vampire* l'engage après avoir vu ses courts métrages pour réaliser *24 heures sur 24* (1997) pour la BBC.

Tourné en noir et blanc, le film raconte l'histoire du personnage interprété par Bob Hoskins qui tente de sauver la jeunesse rebelle d'une ville en ouvrant une salle de boxe. Le film remporte le prix FIPRESCI au festival de Venise en 1997. Son film suivant, *A Room for Romeo Brass* (1999) est une fable tragi-comique marquée par les débuts à l'écran de Paddy Considine. Le film est unanimement salué par la critique, et remporte de nombreux prix. La dernière partie de sa trilogie sur les Midlands, *Once Upon a Time in the Midlands*, est un hommage comique aux westerns spaghetti. L'histoire d'un homme qui revient dans les Midlands pour tenter de reconquérir son ancienne petite amie. Le film a été sélectionné à la Quinzaine des Réalisateurs à Cannes 2002. En 2004, *Dead Man's Shoes* confirme son talent.

2006 (sortie France : 10 octobre 2007) - Royaume-Uni - couleur - 1h38 - VO

film de **Shane Meadows** (réalisation et scénario)

image : **Danny Cohen** - montage : **Chris Wyatt** - premier assistant réalisateur : **Tony Aherne** - décors : **Mark Leese** - costumes : **Jo Thompson** - musique : **Ludivico Einaudi** - son : **Matt Hall, Ben Harvey et John Hughes** - effets visuels : **Jonathan Cheetham** - production : **Warp Films** - producteur : **Mark Herbert** - distributeur : **Ad Vitam**.

avec : **Thomas Turgoose** (Shaun), **Stephen Graham** (Combo), **Jo Hartley** (Cynth), **Andrew Shim** (Milky), **Vicky McClure** (Lo), **Joe Gilgun** (Woody), **Rosamund Hanson** (Smell), **Andrew Ellis** (Gadget), **Perry Benson** (Meggy), **George Newton** (Banja), **Frank Harper** (Lenny), **Jack O'Connell** (Pukey Nicholls), **Kriss Dosanjh** (Mr. Sandhu), **Kieran Hardcastle** (Kes), **Chanel Cresswell** (Kelly), **Danielle Watson** (Trev), **Sophie Ellerby** (Pob), **Hannah Walters** (l'assistante du marchand de chaussures), **Dave Laws** (Mr. Dudley), **Michael Socha** (Bully), **Dave Blant** (l'enseignant), **Matthew Blamires**, **Nimesh Jani**.

## COURT MÉTRAGE : MA SŒUR (SISTER)

2005—Grande-Bretagne France— couleur —12' - VO

film de **Daniel Mulloy** (réalisation et scénario) - image : **Jake Polonsky** - montage : **Dan Robinson** - son : **Jake Roberts** - production : **Sister Films**

avec : **James Williams**, **Michael Hardy**, **Kathleen Pynter**, **Desmond Daniels**, **Charlotte Davies**, **Andrew Phan**

*Richard essaie de s'adapter à son foyer adoptif au Pays de Galles. Un matin d'hiver, dans le bus scolaire, les remarques continues de sa sœur perturbent son quotidien.*

Dans la plus pure tradition du cinéma britannique (Ken Loach, Mike Leigh), et en instaurant une unité de lieu (bus scolaire), Daniel Mulloy donne un point de vue sur l'assimilation difficile des populations étrangères... Comme pour présager un possible drame, les enfants sont isolés au premier étage d'un bus à impériale. Richard, enfant visiblement adopté, est asiatique, sa sœur galloise. La distance affective qui les sépare est flagrante. On sent d'emblée la difficulté du jeune garçon à accepter sa sœur. Richard fait aussi les frais de sa différence vis-à-vis des autres lycéens. C'est pourtant sa sœur qui va intervenir, faisant de son geste, un symbole d'amour familial. *Ma Sœur* nous parle de l'essentiel, en convoquant ces petites choses invisibles (comme le brouillard dans lequel avance le bus) qui rapprochent les gens. **RADI**

## RENCONTRE AVEC RÉALISATEUR

**Faut-il voir dans *This is England* un hommage à la culture des années 1980 ?**

J'étais moi-même skinhead en 1983 et j'ai vu deux facettes opposées du mouvement skin. Mais l'histoire ne semble retenir des années 1980 que Duran Duran, ou Culture Club et oublier la culture skinhead, parce que c'était devenu gênant. Je voulais montrer qu'il y avait une autre facette. C'était important pour moi de montrer que les skinheads n'étaient pas au départ ces racistes, infiltrés dans des mouvements d'extrême-droite et du National Front, de dire la vérité sur la naissance de la culture skin.

**Vous avez d'ailleurs choisi de montrer les origines de la culture skin à travers la musique.**

Habituellement dans ce genre de film, comme dans *American History X*, la musique utilisée est très violente et ça le transforme en film d'action plutôt qu'en histoire émotionnelle. Je voulais que ce soit moins évident que ça, plus complexe. Qu'on comprenne à travers la musique le conflit intérieur du personnage de Combo. Beaucoup de gens ne réalisent pas que dans les années 1969, il y avait beaucoup de jeunes Jamaïcains qui travaillaient dans les usines. Les Noirs avaient le crâne rasé. Les ouvriers blancs ont commencé à aller dans les discothèques avec ces Jamaïcains, ils travaillaient avec eux, ils étaient amis avec eux. Et puis ils ont commencé à les imiter en se coupant les cheveux. Beaucoup de gens, plus jeunes que moi, n'ont aucune idée de tout ça, que la musique est à la naissance de la culture skin. Moi j'ai vu les deux côtés, cette musique agressive et celle qui venait de Jamaïque. Et au final, certains de ces groupes ont commencé à écrire des chansons spécifiques pour les skins blancs du Royaume-Uni. En 1969, Desmond Dekker a vendu plus de disques aux skins blancs qu'il n'en vendait en Jamaïque.

**Il était important pour vous de montrer ce glissement vers le racisme ?**

C'est parce que c'est ce qui m'est arrivé personnellement, quand je me suis fait sur le doigt le même tatouage que celui du film. J'avais 11 ans et j'ai vu des gens changer dans ma petite ville. Souvent on pense que le National Front est fort dans les grandes villes, or il y a du mélange ethnique dans ces villes : c'était plus difficile de convaincre les gens que ces personnes-là étaient le mal, parce qu'ils pouvaient voir par eux-mêmes que ce n'était pas le cas. Là où je vivais, où il n'y avait que des Blancs, c'était bien plus facile de dire qu'ils étaient la cause du manque de travail, et d'argent. À 11 ans, j'étais très proche de Shaun du film. J'ai vu des gens frustrés, des jeunes en colère et quand ils se rendaient dans ces meetings, on leur donnait un but, on leur disait que c'était eux la cause de leur colère. Je n'étais pas assez mature pour m'en rendre compte, mais on voit les gens changer. On voit les mécanismes. Ça n'était pas glamour, ça ne se faisait pas dans

Nouveau film de Shane Meadows, cinéaste british découvert avec *24 heures sur 24*, *This is England* a clairement valeur, pour l'artiste, de retour aux sources. Et donc, bien entendu, de retour à l'enfance, thème que tout cinéaste se doit d'aborder à un moment ou un autre. Mais cet opus se distingue de certains laborieux exercices de la même veine, en en profitant pour dépeindre une ambitieuse tranche de vie de l'Angleterre tchatchérienne.

Ainsi, *This is England* se concentre sur un petit bonhomme qui, par solitude et désœuvrement, se retrouve embarqué dans un groupe de skinheads. Un groupe bien inoffensif et joyeux tout d'abord, mais qui va ensuite virer au noir, après le retour de son ancien chef, leader charismatique mais dangereusement rempli de haine.

D'avantage qu'une œuvre sur l'enfance, *This is England* se présente donc comme le premier vrai film sur le mouvement skinhead anglais, racontant froidement comment un mouvement rebelle, sympathique et métissé, a pu basculer dans la haine et la violence. Bande son branchée à l'appui, le film tente un audacieux croisement entre la stylisation façon Danny Boyle, et le réalisme social pur et dur de l'axe Ken Loach-Mike Leigh. Portée par un excellent jeune comédien, l'œuvre frappe par son absence de jugement, la compréhension qu'il accorde à chacun de ses personnages, et son refus, en dépit de la profonde noirceur du propos, de sur-dramatiser le récit. Au final, Meadows réussit un film touchant, qui parvient avec un certain succès à nous faire ressentir de l'intérieur la tentation du pire.

S.G. - Fiches du Cinéma

des grandes salles ou dans la rue, ça se faisait dans les pubs, dans les maisons. Et parce que j'ai été le témoin de ça, j'ai voulu montrer comment à un moment donné dans ma vie, je ne savais rien du racisme et le lendemain, cela semblait être dans l'esprit de chacun. Il y avait 3,5 millions de personnes sans travail - le chiffre le plus haut que la Grande-Bretagne ait connu - et les gens avaient besoin de cette excuse, besoin de responsables. C'est très facile de convaincre les gens qui n'ont rien.

**Le personnage principal s'appelle Shaun Fields, un nom très similaire au vôtre. A quel point est-ce autobiographique ?**

Je dirais que c'est à 90 % mon histoire, et à 10 % celle de Thomas Turgoose (Shaun, dans le film). Quand on l'a pris avec nous, c'était un garçon adorable mais qui avait des problèmes et j'ai commencé à construire l'histoire aussi autour de lui... Sa mère n'allait pas bien. Sa relation avec sa mère et sa relation avec sa mère dans le film ont pris une grande importance. Bizarrement, je crois que je savais au fond de moi à quel point sa mère était malade. Dans le film, son père était mort et dans la vie, sa mère en prenait le chemin. Je ne pouvais pas le guider, je n'ai pas l'expérience d'avoir perdu un parent mais lui semblait le savoir au fond de lui. Je ne pouvais pas améliorer ça, parfois je le laissais juste être lui-même. L'histoire au départ est la mienne, mais on a rajouté quelques traits de caractère du personnage qui sont les siens.

**Vous travaillez de façon très spontanée, pensez-vous que cela apporte plus de réalisme à vos films ?**

Parfois je reste juste assis derrière le moniteur et je regarde ce qui s'y passe. On répète parfois, on développe une idée, mais je ne répète que jusqu'à ce qu'on soit proche de ce que je veux obtenir. Je ne veux rien voir d'abouti avant de commencer à tourner parce que ça peut ne jamais se reproduire ! Dans mes films, il y a beaucoup de longues prises parce que je veux croire à chaque plan. Si on passe de gros plan en gros plan, on ne rentre pas dans la scène. Je veux que les scènes soient vraisemblables, qu'elles fonctionnent en dehors des plans. La spontanéité vient du fait que je ne m'interdis pas de modifier le script s'il ne fonctionne pas. On sait où on va, mais la manière d'y arriver dépend de moi, des acteurs et de ce qui se passe dans la journée. Certains réalisateurs dessinent des story-boards avec chaque plan du film. Et leur boulot consiste à le reproduire sur le plateau. Alors que je pars en me disant que je veux raconter une histoire de ma vie, et je me demande comment le faire. C'est une approche différente.

Propos recueillis par Marion Haudebourg pour Evene.fr - octobre 2007

Un fantôme hante depuis plus de vingt ans l'Angleterre et son cinéma, un fantôme à l'impeccable permanente blonde et aux tailleurs stricts, un fantôme à la voix douce et aux méthodes brutales, un fantôme nommé Margaret Thatcher. Depuis plus de deux décennies en effet, la politique ultralibérale - faite de casse sociale et de violence économique - de celle qui fut Premier ministre de 1979 à 90 a engendré par contrecoup le meilleur du cinéma britannique, ce cinéma engagé et social où se côtoient Ken Loach et Mike Leigh, *The Full Monty* et *My Beautiful Laundrette*. Thatcher, le chômage, la crise du logement, la peur des immigrés, le nationalisme sur fond de guerre des Malouines, tout cela sert de cadre à *This is England*, qui porte bien son titre et nous replonge en 83.

Le personnage principal? Un gamin de 12 ans, Shaun, dont le père vient de mourir à la guerre et dont le quotidien se déroule entre une banlieue dévastée et une école où il est le souffre-douleur de ses camarades. L'univers de Shaun se métamorphose lorsqu'il sympathise avec un groupe de skinheads plus âgés et intègre leur bande. Sauf qu'il y a skins et skins, comme il en fera l'expérience lorsqu'à la tribu de désœuvrés amateurs de musique et de fête menée par Woody, il préférera la compagnie bien plus dangereuse de Combo, skin raciste qui recrute pour le National Front...

On trouve bien sûr dans cette dérive en marge de la société des échos de *Made in Britain*, le génial téléfilm d'Alan Clarke qui, en 82, révéla Tim Roth dans un rôle de skin et qui était déjà une charge contre la politique thatchérienne. On y trouve aussi des ressemblances manifestes avec les films de Loach et Leigh, dans sa manière de malaxer contexte politique et matière humaine. C'est ce qui frappe dans ce film généreux: sa manière de m réduire aucun de ses personnages ni aucune de ses situations à des stéréotypes, son désir de laisser à chacun sa chance et sa volonté d'ouvrir les yeux aux spectateurs. Mission accomplie.

Didier Roth-Bettoni - Première

Le film de Shane Meadows démontre une nouvelle fois la capacité du cinéma anglais à s'immerger dans un contexte social et à en restituer un tableau tout en nuances. Il a d'ailleurs été tourné en 16 mm pour donner une apparence plus crue à l'image, rappelant les films plus anciens d'Alan Clarke, Mike Leigh ou Ken Loach.

La violence latente chez ces jeunes issus de castes défavorisées, n'ayant pas les moyens d'envisager d'autres formes d'échange, est palpable. L'interprétation de chacun d'entre eux est admirable et en particulier celle du jeune Thomas Turgoose, véritable «gamin de rue», qui apporte au personnage de Shaun une authenticité rare, mélange de dureté et de vulnérabilité. Film social, *This is England* est aussi un film historique, qui revient sur la guerre des Malouines, que tout le monde avait un peu oubliée: il en rappelle l'horreur, à l'aide d'images d'archives extrêmement bien intégrées au récit. Il restitue aussi parfaitement cette tradition des jeunes Anglais qui consiste à se retrouver dans une appartenance à divers mouvements caractérisés par des musiques et des tenues vestimentaires.

Les années 80 voient le mouvement skin-head se politiser. Avec la montée des tensions raciales dans une Angleterre appauvrie par un taux de chômage écrasant, il est récupéré par le National Front. Shane Meadows en restitue très précisément le climat, la jalousie exacerbée de ceux qui subissent une misère économique et affective envers les populations issues de l'immigration à l'apparent bonheur familial, la recherche de figures paternelles à l'intérieur d'un groupe rassurant. Issu d'une petite ville défavorisée, il a été tenté lui-même, à l'âge de 12 ans, par le mouvement skin et sa violence.

Afcae